

Dytrt, Petr

**[Le roman français aujourd'hui: transformations, perceptions, mythologies.  
Sous la direction de Bruno Blanskeman, Jean-Christophe Millois]**

*Études romanes de Brno*. 2006, vol. 36, iss. 1, pp. [161]-163

ISBN 80-210-4078-5

ISSN 0231-7532

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/113503>

Access Date: 28. 11. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

## COMPTES RENDUS

Bruno Blanckeman, Jean-Christophe Millois (sous la direction de): **Le Roman français aujourd'hui. Transformations, perceptions, mythologies**, Paris, Prétexte éditeur 2004, 126 p.

S'étant posé la question fondamentale – « comment aborder le roman français actuel en évitant le double discours de la nostalgie passéiste et de l'enthousiasme promotionnel ? » (p. 6) –, les directeurs du volume ont réuni des propos répertoriant et débattant les lieux communs qui hantent le discours critique sur le roman contemporain. Le projet de ce mince livre est d'autant plus ambitieux qu'il tente de réfléchir, sous plusieurs prismes, sur les possibilités de cartographier l'espace romanesque actuel, en invoquant trois centres de questionnement autour desquels gravitent de telles tentatives : quelles catégories critiques, quels critères esthétiques et quelles problématiques culturelles font vivre le genre en question à l'époque qui est la nôtre ? D'autres points d'interrogation surgissent aussi au moment où il est question de filiations du roman contemporain. Apparaissent deux voies auxquelles le roman ne cesse de se soustraire : renouer avec l'inspiration de jadis et essayer de concurrencer les rivaux étrangers ou bien adopter les (lourdes) valeurs, chères au milieu français, et tenter d'obéir aux règles du genre qui sont en train de se dissoudre. Tant de questions qui suscitent des réflexions généralisantes de même que des études des problématiques particulières. Il faut souligner que celles-ci, fort intéressantes et fructueuses, ne manquent pas à ce recueil.

Faisant le point sur le discours critique de la littérature d'aujourd'hui et sur les écueils qu'il doit éviter, **Dominique Viart** (« Le moment critique de la littérature ») constate que le plus grand défaut que la critique contemporaine doit affronter est en effet l'absence du cadre de références, des repères, tant épistémologiques qu'esthétiques, qui permettraient « de décrire ce qui se passe et d'en prendre mesure » (p. 15).

Pourtant, le tableau de la critique actuelle en matière du roman contemporain semble substantiel, ceci même quant aux pamphlétaires (Pierre Jourde et Jean-Philippe Domecq) qui s'en prennent aux perversions du système éditorial et qui, malgré leurs voix dénonciatrices, ont un effet salutaire. Considérant les apports de ce riche discours critique, il faut remarquer cependant qu'il n'est guère conceptualisant. A part les recours de plus en plus rares à la postmodernité controversée, la critique actuelle ne semble pas avoir fait un pas en avant pour sortir de l'emprise de la contrainte du néo- qui lui interdit de penser le présent « en dehors du déjà pensé » (p. 22).

Cette incapacité de la critique de conceptualiser est tout de même révélatrice en ce qu'elle ne témoigne pas tellement d'une lassitude ou méfiance envers les notions, mais elle en dit long sur le refus de la logique du neuf et de la volonté d'inventer à partir de l'héritage littéraire et culturel. La situation de l'auteur contemporain serait donc celle de l'homme qui se sent sorti de la modernité tout en restant fasciné par elle. Son rapport envers cette dernière, qu'il met en texte, revêt plusieurs apparences dont la dimension critique serait le dénominateur commun.

Qu'il s'agisse de délivrer les éléments du romanesque, malmenés par les excès des avant-gardes, pour réintroduire le romanesque, ou de renouer un dialogue avec l'héritage littéraire pour l'interroger, les enjeux de l'écrivain d'aujourd'hui sont fort différents : « Non pas d'affronter la page blanche, mais écrire après et, surtout, malgré tant de pages noircies avant lui ». Ceci même non pas pour dire du nouveau, mais plutôt pour dire ce qu'il sent n'avoir jamais été dit. (p. 35)

Inspirée par la querelle autour de l'attribution du Goncourt à Pascal Quignard qui, aux yeux de certains, est loin d'incarner « le grand romancier », car ce qu'il a écrit ne relève point du roman, la

réflexion de **Dominique Rabaté** (« Propositions pour introduire à la notion de récit ») prend pour le point de départ le clivage proposé par Maurice Blanchot, à savoir l'opposition entre le roman et le récit. Si le roman repose sur la dissociation essentielle entre le narrateur et le héros, le récit ne saurait plus distinguer entre les deux instances, étant exposé à chercher dans l'acte narratif même (p. 43). Ainsi, le récit serait l'expression la plus conséquente de la méfiance, typiquement française, vis-à-vis des pouvoirs du roman à faire croire, à bâtir des mondes, à enchanter le lecteur. *Monsieur Teste* de Valéry et *Paludes* de Gide représentent évidemment l'image devenue classique d'une telle posture scripturale. La notion critique de récit s'impose dès lors comme un moyen d'interroger les marges et les limites du roman. Il convient d'entendre sous les termes de roman et de récit la dynamique d'une recherche profonde, formelle autant que figurale, qui permet de percevoir ce qui se joue à l'intérieur du roman. C'est-à-dire aussi à l'intérieur du roman contemporain, notamment dès lors que l'on reconnaît – comme dans le cas des romans d'Emmanuel Carrère – que certains textes s'inscrivent dans des explorations purement romanesques. En conséquence, il serait possible de percevoir la lutte, de longue date, qui se joue au sein de ce genre et qui oppose le roman dont la qualité contestatrice serait le trait majeur à d'autres formes narratives qui se révèlent beaucoup moins assurées.

Malgré le constat de l'absence de projet critique conceptualisant qui viserait à penser la littérature d'aujourd'hui, la réflexion de **Christine Jérusalem** (« La rose des vents : cartographie des écritures de Minuit ») se propose de regrouper les écritures dont le trait unificateur est le lieu d'édition. Les éditions de Minuit ont toujours joué le rôle de marqueur de lignes littéraires, mais les filiations dont se réclament les auteurs actuels qui y publient ainsi que certains éléments qui caractérisent leurs écritures permettent tout autant d'opter pour cette optique qui valorise l'idée d'identifier un courant littéraire autour d'une maison d'éditions, voire de la personne d'éditeur. Car les générations d'auteurs à partir de celle de Jean Echenoz et de Jean-Philippe Toussaint ne cessent de souligner leur rapport affectif et filial avec Jérôme Lindon de même qu'une relation tutélaire qui les unit à la personnalité de Samuel Beckett. Aussi, les grandes figures de l'histoire littéraire, telles que Flaubert ou Pascal, représentent des zones d'aimantation qui constituent des réseaux de filiation propres à ce champ romanesque. D'autres croisements de lignes de parenté non seulement générationnelle mais aussi intertextuelle se dessinent dont en particulier l'oeuvre de Michaux, de Conrad ou de Pinget, mais la liste de références communes pourrait évidemment continuer. Or on aurait tort d'y voir un rapport de modèle et d'imitation, de maître et d'élève; l'essentiel est de rendre hommage affectueux à certains écrivains du passé dont il n'est plus question de se démarquer. De même, une ligne générique paraît réunir les auteurs de Minuit qui se définissent par la volonté de réhabiliter les structures narratives, malmenées par les expérimentations modernistes. Aussi une certaine connivence qui attache les auteurs des générations ultérieures aux auteurs de la génération de 1980 appuie l'idée d'un réseau d'auteurs assez ferme. C'est notamment à travers la dimension intertextuelle de leurs oeuvres que l'on peut découvrir des complicités qui soulignent le fait que les auteurs contemporains de Minuit se lisent entre eux. Leurs écritures laissent également apparaître en filigrane des orientations permettant de cartographier cet espace romanesque en fonction des similitudes du geste scriptural : écritures en lignes majeures, en boucles ou écriture des lignes fugitives. L'inscription dans le corps du réel incarne le seul dénominateur commun à ces écritures.

Pour conclure ses réflexions, Christine Jérusalem soumet la notion de minimalisme, qui s'est imposée à un moment donné pour penser cette littérature, à une critique vigoureuse qui met en relief les faiblesses de ce concept esthétique ayant les mêmes ambitions que la notion problématique de postmodernité.

La relation entre la littérature et le réel constitue l'espace sur lequel s'étendent les réflexions de **Tiphaine Samoyault** (« Un réalisme lyrique est-il possible? »). Un clivage entre la réalité - qui nous « crève littéralement les yeux » (p. 83) - et le réel - qu'il faut inventer car cette dernière l'opacifie - s'impose dès les premières lignes de cet essai. Celui-ci dénonce en effet « le retour au réel » qui

revient pratiquement dans toutes les tentatives de définir la littérature contemporaine, puisqu'il s'avère, selon Samoyault, trois fois faux : il ne définit le réel que par la réalité (p. 84) qui, elle, a « l'existence d'un simulacre et elle est leurre » (*ibid.*) et parce que « le retour équivaut à une restauration » (pp. 84-85). L'interrogation sur les attentes que nous nourrissons face au réel inventé par la littérature débouche sur la conclusion que le seul mode d'accès à ce dernier est « la refondation d[u] sujet poétique » qui assume l'expression « de ce qui est irréductible » (p. 87). Pour la littérature d'aujourd'hui, cette refondation semble passer justement « par le lyrisme » (*ibid.*). Et pour accéder au réalisme lyrique, il faudrait emprunter la voie du sujet lyrique.

La difficulté que représente le thème de la fin fait du dernier texte de ce volume intitulé « Le temps des spectres » une mise en perspective des concepts majeurs qui se sont proposés d'englober les orientations de la littérature dès les années 1980. **Lionel Ruffel** y passe en revue les implications palpables qu'incarne le recours aux notions de fin, d'impureté et de spectralité, notamment lorsqu'il s'agit de définir notre époque par rapport à la modernité. Si les deux premières permettent de saisir le sens de la postmodernité comme une modernité impure et comme la fin des idéologies, c'est en premier lieu en matière du romanesque actuel que l'on peut en trouver l'image concrète. Ici, ces deux notions sont révélatrices, car la fin dans le domaine du roman joue le rôle de « l'abandon de son propre comme objet », provoquant une tension renouvelée vers son dehors, et l'impureté en fait un genre qui « excède la possibilité de tout propre » (p. 102).

En revanche, l'effet de spectralité annoncé dans le titre de ce texte consisterait à réanimer le roman de la conjonction qui devait être conjuré par la modernité. Dans la littérature contemporaine, ce phénomène se manifeste, selon l'auteur, dans l'évocation fréquente de « l'histoire, de la philosophie ou de la politique » (p. 107). A en juger selon les textes romanesques (*Sniper* de Pavel Hak ou *Un des malheurs* d'Emmanuel Darley), il ne s'agit plus d'observer le retour de la modernité, mais plutôt son spectre qui en incarne « un désajustement, une intempesive, une superposition » (p. 109). Aussi, les œuvres des auteurs comme Marie NDiaye, Eric Chevillard, Marie Darrieussecq ou Will Self mettent en scène cette spectralité à travers la réapparition fréquente de spectres, de revenants et de fantômes. Cette observation permet à Lionel Ruffin de conclure que la spectralité devient, une fois franchies les frontières de la littérature, une réflexion générale sur l'impureté des arts et un enjeu de la vie contemporaine. Mais avant tout, elle est une réflexion sur la fiction et ses rapports à l'image.

Si le manque de concepts apparaît comme le défaut majeur de la critique littéraire contemporaine, ce petit volume substantiel semble s'être donné pour but, à juste titre, de remplir cet abîme. Et il faut reconnaître tout de suite qu'il est, et restera sans aucun doute, un outil efficace pour saisir la pluralité des approches et des pratiques qu'offre la production romanesque actuelle. Traçant des chemins possibles pour appréhender le champ du roman contemporain, les réflexions y rassemblées inspirent en effet leurs prolongements et ramifications par le biais de l'étude des œuvres d'aujourd'hui.

*Petr Dytrt*

Charles Dantzig, **Dictionnaire égoïste de la littérature française**, Paris, Grasset, 2005, 15x23, 968 p.

Charles Dantzig, essayiste, poète, romancier, traducteur de l'anglais et auteur d'une quinzaine d'ouvrages, dont le roman *Nos vies hâtives* a obtenu les prix Roger-Nimier et Jean-Freustié, a bouleversé le public littéraire en septembre 2005 par la parution de son dernier livre *Dictionnaire égoïste de la littérature française*. L'œuvre a provoqué des réactions contradictoires de critiques. Certains, exaltés, prennent la parution de cet ouvrage pour « l'un des grands bonheurs de cette rentrée » (Jean-Louis Hue, *Magazine littéraire*), d'autres, tout en appréciant l'approche originale de